

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Nos morts : M. Charles Juillerat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 214-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

M. CHARLES JULLERAT

Tant de visages se surinscrivent dans la mémoire usée d'un vieux professeur, que rarement l'un d'eux se détache avec un relief et une fidélité valables. Charles Juillerat qui fut notre élève au Collège Saint-Charles de Porrentruy entre les années 1940 et 1945, et que nous n'avons jamais revu depuis, nous avait laissé de lui-même une image simple et sobre, que nous retrouvons tout entière aujourd'hui dans le témoignage unanime de ceux qui l'ont connu dans les premières années de sa vie active — les dernières, hélas ! de son court séjour ici-bas.

Il était demeuré dans notre souvenir, non par aucun de ces mots ou de ces gestes qui expriment une jeune insouciance, mais bien par une application et une gravité au-dessus de son âge. N'allons pas abuser romantiquement d'une citation et dire à son sujet :

*Je voyais dans ses yeux parmi les fleurs de ce printemps
s'en lever une inconnue,
la vocation de la mort comme un lys solennel.*

Mais à le considérer aujourd'hui, au lendemain de la mort que nous appelons communément un malheur, il ne nous est pas interdit de penser de lui ce que suggère le Livre de la Sagesse : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* : sa rapide existence est une plénitude.

Né le 28 novembre 1927, Charles Juillerat est emporté de ce monde le 14 mai 1960 après une semaine de maladie, au milieu de sa trente-troisième année. Son enfance fleurit dans le jardin d'une famille chrétienne, en cette dormeuse ville de Porrentruy, dont Jean, son frère aîné, trop tôt disparu, a écrit le poème immortel. Il fit ses études littéraires au Collège Saint-Charles, sa Physique à l'Abbaye de Saint-Maurice où il passa sa maturité en 1946, suivit les cours de sciences économiques à l'Université de Neuchâtel, et enfin les cours de droit de l'Université de Berne pour obtenir, en 1956, son brevet d'avocat. Mais sa vocation, héritée de son père, était le journalisme, et sa collaboration au journal *Le Jura*, qui durait

depuis longtemps, devint officielle et effective le 1^{er} janvier 1957, où il fut nommé rédacteur.

On se représente la joie de cette rédaction où le père et le fils travaillent côte à côte, dosant d'un commun accord la sagesse du premier et la passion de la vérité et de la justice, à laquelle un jeune homme répugne quelquefois à mettre les formes.

Le réalisme de Charles Juillerat s'implantait dans la terre ; c'est à travers sa famille, sa ville, sa région, son pays que passait normalement son réel amour des hommes, surtout des faibles et des opprimés, et sa profonde souffrance en face de toutes les formes de puissance abusive, qu'elle fût politique, économique, intellectuelle ou morale. Il refusait l'inflation des mots, et c'est avant tout dans l'étude sincère, patiente et objective d'un problème, que vivait sa profonde foi.

Le public du *Jura*, l'Ajoie tout entière le pleure, et le Valais doit le pleurer aussi, sachant que Charles Juillerat l'aimait et qu'il avait accepté de lui vouer prochainement ses forces comme rédacteur du *Nouvelliste Valaisan*.

Nous devons penser à un autre déchirement, celui du cœur, et ici les paroles nous manquent. Les contemporains célèbrent son amitié. Elle était de celles que ne limitent pas les classes d'âge, mais qui s'attachent silencieusement et selon l'ordre même de la charité, partout où elles découvrent de grandes valeurs à communiquer.

À notre peine, nous essayons de mesurer celle que cause l'arrachement de la chair et du sang. Celle d'une jeune femme qui avait rencontré en lui le plus parfait bonheur ici-bas, celle de trois petits enfants et de celui qui va naître ne voyant jamais le visage de son père.

Celle du frère et des sœurs, et surtout des parents de Charles, dont le frère qui le précédait immédiatement avec la même vocation, le même cœur et le même talent, avait trouvé la mort il y a quatre ans à peine dans un accident d'automobile. Jean avait chanté la ville témoin du bonheur d'une famille heureuse. Deux arbres en fleurs coup sur coup déracinés : c'est plus qu'il n'en faudrait pour abattre des âmes dont le Christ ne serait pas la résurrection et la vie. Les parents de Jean et de Charles acceptent l'épreuve comme elle vient des mains de Dieu. En cela ils font rayonner un sens éternel à ce qui semblait ne pas en avoir ; ils ont droit non seulement à notre sympathie, mais à nos ferventes prières, à notre admiration et à notre reconnaissance.

Marcel MICHELET